

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre XXIX. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771

autre, vous ne laissiez pas couler si facilement, de votre bouche ou de votre plume, l'imputation d'amour; parce que c'est un double triomphe pour les hommes, qu'une femme de votre délicatesse, & aussi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu'on le pense, puisse leur livrer en quelque sorte une amie, comme une sotte créature malade d'amour, avec une espèce de joie de sa foiblesse.

J'aurois quelques autres observations à faire sur vos deux dernières Lettres, si j'avois l'esprit plus libre. J'ai voulu m'arrêter seulement aux endroits qui m'avoient frappée le plus, & dont j'ai crû ne pouvoir trop-tôt vous avertir. Nous reviendrons à ce qui se passe ici; mais ce sera dans une autre Lettre.

LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à *Miss*
HOWE.

Samedi 11 de Mars.

Il m'est venu tant de messages insultans de la part de mon frere & de ma sœur, & des déclarations de guerre si ouvertes, annoncées par Betty Barnes avec son effronterie

rie ordinaire, qu'avant que de m'adresser à mes oncles, suivant l'ouverture que ma mere m'a donnée dans sa Lettre, j'ai jugé à propos de leur faire mes plaintes d'un procédé si peu fraternel. Mais je m'y suis prise d'une maniere qui vous donnera beaucoup d'avantage sur moi, si vous continuez d'expliquer mes termes par quelques endroits de mes premières Lettres. En un mot, vous aurez une plus belle occasion que jamais de me croire engagée bien loin en amour, si les raisons que j'ai eues de changer un peu de stile, ne vous en font pas porter un jugement plus favorable. J'ai crû devoir entrer dans leurs propres idées, & puisqu'ils veulent absolument que je sois prévenuë pour M. Lovelace, je leur donne sujet de se confirmer dans leur opinion plutôt que d'en douter.

En peu de mots, voici les raisons de ce changement. Premièrement ils ont fondé leur principale batterie sur l'aveu que je leur ai fait d'avoir le cœur libre; & supposant ainsi que je n'ai rien à combattre, ils affectent de regarder ma résistance comme une pure obstination; d'où ils concluent, que mon aversion pour Solmes peut être aisément surmontée, & qu'elle doit l'être par l'obéissance que je, dois à mon pere, & par
la

la considération du bien général de la famille.

En second lieu, quoiqu'ils employent cet argument pour me fermer la bouche, ils paroissent fort éloignés de s'en rapporter à mon aveu, & ils me traitent avec autant de violence & de mépris, que si j'étois amoureuse d'un laquais de mon pere; de sorte que l'offre conditionnelle de renoncer à M. Lovelace ne m'a procuré aucune faveur.

D'un autre côté, puis-je me persuader que l'antipathie de mon frere soit bien fondée? Le crime de M. Lovelace, celui du moins qu'on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C'en est un grand sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frere lui fait ce reproche? Non, toute sa conduite fait trop connoître qu'il est animé par d'autres vûes.

La justice m'oblige donc, en quelque sorte, d'élever un peu la voix pour la défense d'un homme, qui malgré ses justes ressentimens n'a pas voulu faire tout le mal qu'il pouvoit, tandis que mon frere s'est efforcé de lui en faire beaucoup s'il l'avoit pû. Il m'a semblé qu'il étoit à propos de les alarmer un peu, par la crainte que les méthodes qu'ils employent ne soient directement

ment

ment opposées à celle qu'ils auroient dû prendre, pour répondre à leurs propres vûes. Après tout, ce n'est pas faire un compliment si flatteur à M. Lovelace, de laisser penser que je le préfère à l'homme dont on m'épouvante. Miss Howe, me suis-je dit, m'accuse d'une prétendue mollesse, qui m'expose aux insultes de mon frere: je veux me figurer que je suis sous les yeux de cette chere amie, & faire un peu l'essai de son esprit, au risque de reconnoître qu'il ne me sied pas bien.

C'est sur ces réflexions que je me suis déterminée à écrire les Lettres suivantes à mon frere & à ma sœur.

„ Traitée comme je le suis, en partie ou
 „ peut-être entièrement par vos insligations,
 „ mon Frere, il doit m'être permis de vous
 „ en faire mes plaintes. Mon intention
 „ n'est pas de vous déplaire, dans ce que
 „ j'ai à vous écrire; mais je dois m'expli-
 „ quer avec liberté. L'occasion m'y oblige.

„ Permettez qu'en premier lieu je rappel-
 „ le à votre mémoire, que je suis votre
 „ sœur, & que je ne suis pas votre servante.
 „ Vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il
 „ ne convient, ni à moi de souffrir, ni à
 „ vous d'employer le langage amer & pas-
 „ sionné qu'on me tient de votre part, dans
 „ une

„une occasion où je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

„Supposons que je dussé me marier à l'homme que vous n'aimez pas, & que j'eusse le malheur de ne pas trouver en lui un mari tendre & civil; feroit-ce une raison pour vous d'être un frere incivil & désobligeant? Devriez vous avancer le tems de mes infortunes, si j'étois destinée à les essuyer un jour? Je ne fais pas difficulté de le dire nettement; le mari qui me traiteroit plus mal, en qualité de femme, que vous ne m'avez traitée depuis quelque tems en qualité de sœur, seroit sans doute un barbare.

„Demandez-vous à vous-même, Monsieur, si vous auriez fait le même traitement à votre sœur Bella, dans la supposition qu'elle eût reçu les soins de l'homme que vous haïssez? S'il y a de l'apparence que non; souffrez, mon frere, que je vous exhorte à régler moins votre conduite sur ce que vous me croyez capable de supporter, que sur ce que le devoir vous permet d'entreprendre.

„Comment le prendriez-vous de la part d'un frere, si vous en aviez un, qui dans un cas de la même nature tînt à votre égard la conduite que vous tenez avec moi?

„ moi? Vous ne sauriez avoir oublié la cour-
„ te réponse que vous fites à mon pere mê-
„ me, lorsqu'il vous propofa *Mifs Doily*.
„ *Elle n'est pas de mon goût*; tels furent vos
„ termes; & l'on eut la bonté de n'y plus
„ penfer.

„ Croyez-vous que j'ignore à qui je dois
„ attribuer mes disgraces, lorsque je me
„ rappelle avec quelle indulgence mon pere
„ m'a permis de rejeter d'autres offres; &
„ qui je dois accufer d'avoir formé une ligue
„ en faveur d'un homme, dont la perfonne
„ & le caractère souffrent bien plus d'objec-
„ tions qu'aucun de ceux qu'on m'a permis
„ de refufer?

„ Je n'entreprends point de comparer les
„ deux fujets. Et qui oseroit dire en effet
„ qu'il y ait la moindre comparaison? La
„ différence, au désavantage de l'un, ne
„ confifte que dans un point; qui est à la
„ vérité, de la plus grande importance:
„ mais pour qui? Pour moi-même assuré-
„ ment, si j'étois disposée à le favoriser; &
„ moins pour vous que pour tout autre. Ce-
„ pendant, si vous ne parvenez pas, par
„ votre étrange politique, à réunir cet hom-
„ me & moi, comme des parties qui souf-
„ firent pour la même cause; vous me trou-
„ verez aussi déterminée à renoncer à lui,
„ que

„ que je le suis à refuser l'autre. J'ai fait
„ l'ouverture de cette proposition. Ne me
„ confirmez pas dans l'opinion que les dif-
„ ficultés viennent de vous.

„ Il est bien triste pour moi de pouvoir
„ dire, que sans avoir à me reprocher de
„ vous avoir jamais offensé, j'ai un frere en
„ vous mais que je n'y ai point un ami.

„ Peut-être ne daignerez vous pas entrer
„ dans les raisons de votre dernière conduite
„ avec une foible petite sœur. Mais si vous
„ ne devez point de politesse à cette qualité,
„ non plus qu'à mon sexe; rien ne peut
„ vous dispenser de la justice.

„ Accordez - moi la liberté d'observer
„ aussi, que le principal but de l'éducation
„ qu'on donne aux jeunes gens dans nos
„ Universités, est de leur apprendre à rai-
„ sonner juste & à se rendre maîtres de leurs
„ passions. J'espère encore, mon frere,
„ que vous ne donnerez pas lieu à ceux qui
„ nous connoissent tous deux, de conclure
„ que l'une a fait plus de progrès, à sa toi-
„ lette, dans la seconde de ces deux doctri-
„ nes, que l'autre à l'Université. Je suis
„ véritablement affligée d'avoir sujet de le
„ dire; mais j'ai entendu remarquer plu-
„ sieurs fois que vos passions indomptées ne
„ font pas d'honneur à votre éducation.

„ Je

„Je me flatte, Monsieur, que vous ne
 „vous offenserez pas de la liberté que j'ai
 „prise avec vous. Vous ne m'en avez don-
 „né que trop de raison ; & vous en avez
 „pris, sans raison, de bien plus étranges
 „avec moi ; Si vous vous trouvez offensé,
 „faites moins d'attention à l'effet qu'à la
 „cause. Alors, pour peu que vous vous
 „examiniez vous-même, la cause ne man-
 „quera pas de cesser ; & l'on pourra dire
 „avec justice, qu'il n'y aura point de Gen-
 „tilhomme plus accompli que mon frere.

„C'est, je vous assure, Monsieur, dans
 „les véritables sentimens d'une sœur, mal-
 „gré la dureté avec laquelle vous me trai-
 „tez, & nullement par présomption, com-
 „me vous avez paru trop prompt à m'en
 „accuser, que je me hazarde à vous don-
 „ner ce conseil. Je demande au Ciel de
 „faire renaître l'amitié dans le cœur de mon
 „frere unique. Faites - moi retrouver en
 „vous, je vous en conjure, un ami com-
 „patisant ; car je suis & je serai toujours
 „votre affectionnée sœur

CLARISSE HARLOVE.

Voici la réponse de mon Frere.

Je prévois qu'on ne verra pas la fin de vo-
 tre impertinent griffonage, si je ne prens
 pas

pas le parti de vous écrire. Je vous écris donc; mais, sans entrer en dispute avec un petit esprit plein de hardiesse & de présomption, c'est pour vous défendre de me tourmenter par votre joli galimathias. Je ne fais à quoi l'esprit est bon dans une femme, si ce n'est à lui faire prendre une ridicule estime d'elle-même, & à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, Mifs l'effrontée, vous élève au-dessus de votre devoir, & vous apprend à mettre au-dessous de vous les leçons & les ordres de vos parens. Mais suivez la même route, Mifs; votre mortification n'en sera que plus cuisante. C'est tout ce que j'ai à vous répondre, mon enfant; elle le fera, ou j'y perdrai ma peine, si votre préférence continue pour cet infâme Lovelace, qui est justement détesté de toute votre Famille. Nous voyons avec la dernière évidence, comme nous n'avions que trop de raisons de le soupçonner, qu'il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces; mais plus ces racines auront de force, plus on trouvera le moyen d'en employer pour arracher le vilain de votre cœur. Par rapport à moi, malgré votre impudent conseil, & les réflexions non moins impudentes qui le précèdent, ce sera votre faute si vous ne me

T. I. P. II.

Y

trouvez



trouvez pas toujours votre ami & votre frere. Mais si vous continuez de vouloir un mari tel que Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l'un ni l'autre dans

JAMES HARLOWE.

Il faut vous donner à présent une copie de ma lettre à ma sœur & de sa réponse.

Par quelle offense, ma chere sœur, ai-je pû mériter qu'au-lieu d'employer tous vos efforts pour adoucir la colere de mon pere, comme il est bien sûr que je l'aurois fait pour vous, si le malheureux cas où je me trouve eut été le vôtre, vous ayez le cœur assez dur pour allumer contre moi non-seulement la sienne, mais encore celle de ma mere? Mettez-vous à ma place, ma chere Bella, & supposez qu'on voulût vous faire épouser M. Lovelace, pour lequel on vous croit de l'antipathie; ne regarderiez-vous pas cet ordre comme une loi bien fâcheuse? Cependant votre dégoût pour M. Lovelace ne sauroit être plus grand que le mien pour M. Solmes. L'amour & la haine ne sont pas des passions volontaires.

Mon frere regarde, peut-être comme la marque d'un esprit mâle, d'être insensible à la tendresse. Nous l'avons entendu, toutes deux,

denx, se vanter de n'avoir jamais aimé avec distinction ; & dominé comme il est par d'autres passions, rebuté d'ailleurs dans son premier essai, peut-être ne recevra-t-il jamais d'autres impressions par le cœur. Qu'avec des inclinations si viriles, il condamne & il maltraite une malheureuse sœur, dans des circonstances où il satisfait par-là son antipathie & son ambition ; ce n'est pas une chose qui doive paroître si surprenante. Mais qu'une sœur abandonne la cause d'une sœur, & qu'elle se joigne à lui pour animer un père & une mere, dans un cas qui interesse le sexe, & qui pourroit avoir été son propre cas ; en vérité, Bella, cette conduite n'est pas fort jolie.

Nous nous souvenons toutes deux d'un tems, où M. Lovelace passoit pour un homme qu'on pouvoit ramener, & où l'on étoit bien éloigné de régarder comme un crime l'espérance de le faire rentrer dans le chemin de la vertu & de l'honneur. Je ne souhaite pas d'en faire l'expérience. Cependant je ne fais pas difficulté de dire, que si je n'ai aucun penchant pour lui, les méthodes qu'on emploie pour me forcer de recevoir un homme tel que M. Solmes, sont capables de m'en inspirer.



Mettez à part un moment tous les préjugés, & comparez ces deux hommes du côté de la naissance, de l'éducation, de la personne, de l'esprit, & des manières; & du côté-même de la fortune, en y comprenant les réversions. Prenez la balance, ma sœur, & pèsez vous même. Cependant j'offre toujours de me réduire au célibat, si l'on veut accepter ce parti.

La disgrâce où je suis condamnée est un cruel tourment pour moi. Je voudrois pouvoir obliger tous mes amis! Mais la justice, l'honnêteté me permet-elle d'épouser un homme qu'il m'est impossible de souffrir? Si je ne me suis jamais opposée à la volonté de mon pere, si j'ai toujours fait ma satisfaction d'obliger & d'obéir, jugez de la force de mon antipathie par ma douloureuse résistance.

Ayez donc pitié de moi, ma très-chere Bella! ma sœur, mon amie, ma compagne, ma conseillerie, & tout ce que vous étiez dans un tems plus heureux! Soiez aujourd'hui l'avocate de votre très-affectionnée

CLARISSE HARLOVE.

A Miss.

A Miss CLARY HARLOVE.

Que ma conduite soit *fort jolie* ou non dans vos sages idées, je vous assure que je dirai mon opinion de la vôtre. Avec toute votre prudence, vous n'êtes qu'une petite folle, à qui l'amour fait tourner la tête. C'est ce qui paroît clairement dans vingt endroits de votre lettre. A l'égard de vos offres de Célibat, c'est une chanson, à laquelle personne n'est disposé à se fier. C'est un de vos artifices, pour éviter de vous soumettre à votre devoir & à la volonté des meilleurs parens du monde, tels que les vôtres ont toujours été pour vous..... quoiqu'ils s'en voyent aujourd'hui fort bien récompensés.

Il est vrai que nous vous avons toujours crue d'un naturel doux & aimable. Mais pourquoi paroissiez-vous telle? vous n'aviez jamais été contrariée. On vous a toujours laissée faire vos propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de l'opposition au désir de vous jeter entre les bras d'un vil libertin, que vous nous montrez ce que vous êtes. Il vous est impossible d'aimer M. Solmes; voilà le prétexte. Ma sœur, ma sœur, la raison véritable, c'est que vous avez Lovelace au fond du cœur; un misérable, dé-

testé, justement détesté de toute la famille, & qui a trempé ses mains dans le sang de votre frere. Cependant vous voudriez le faire entrer dans notre alliance: dites, le voudriez-vous?

Je ne retiens pas mon impatience, de la seule supposition que j'aye pû avoir le moindre goût pour un homme de cette espèce. S'il a reçu autrefois, comme vous le prétendez, quelque encouragement de la part de notre famille, c'étoit avant que son misérable caractère fût connu. Les preuves qui ont fait une si forte impression sur nous en devoient faire autant sur vous, & n'y auroient pas manqué, si vous n'aviez pas été une petite folle, d'un tempérament trop avancé, comme tout le monde le reconnoît dans cette occasion.

Bon Dieu! Quel étalage de beaux termes en faveur de ce misérable? Sa naissance, son éducation, sa personne, son esprit, ses manières, son air, sa fortune! Ses réversions sont appellées au secours, pour grossir ce merveilleux catalogue! Quelle effusion d'un cœur qui se pâme d'amour! Et vous embrasseriez le parti du Célibat? Oui, j'en répond, tandis que toutes ces perfections imaginaires éblouissent vos yeux! Mais finissons: je voudrois seulement que dans l'opinion

nion

nion que vous semblez avoir de votre bel esprit, vous ne prissiez pas tous les autres pour des insensés, que vous croyez pouvoir mener en bride avec votre ton plaintif.

Vous écrirez aussi souvent qu'il vous plaira ; mais cette réponse sera la dernière que vous recevrez, sur le même sujet,

D'ARABELLE HARLOVE.

J'avois deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles, que j'ai données à un domestique qui s'est présenté dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adresse. Si je dois juger des réponses, par celles que j'ai reçues de mon frere & de ma sœur, je n'ai rien d'agréable à me promettre. Mais lorsque j'aurai tenté tous les expédiens, j'aurai moins de reproche à me faire s'il arrive quelque chose de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, aussi-tôt que je sçaurai comment elles ont été reçues ; si l'on me fait la grace de m'en informer.

